

Un seul être nous manque et tout est dépeuplé.

Mes voisins de palier n'ont pas froid aux yeux. Ils n'ont pas de soucis, ne tombent pas amoureux, ne se rongent pas les ongles, ne croient pas au hasard, ne font pas de promesses, de bruit, n'ont pas de sécurité sociale, ne pleurent pas, ne cherchent pas leurs clés, leurs lunettes, la télécommande, leurs enfants, le bonheur.

Ils ne lisent pas, ne payent pas d'impôts, ne font pas de régime, n'ont pas de préférences, ne changent pas d'avis, ne font pas leur lit, ne fument pas, ne font pas de listes, ne tournent pas sept fois leur langue dans la bouche avant de parler. Ils n'ont pas de remplaçants.

Ils ne sont pas lèche-cul, ambitieux, rancuniers, coquets, mesquins, généreux, jaloux, négligés, propres, sublimes, drôles, accros, radins, souriants, malins, violents, amoureux, râleurs, hypocrites, doux, durs, mous, méchants, menteurs, voleurs,

joueurs, courageux, feignants, croyants, vicelards,
optimistes.

Ils sont morts.

La seule différence entre eux, c'est le bois de leur
cercueil : chêne, pin ou acajou.

*Que veux-tu que je devienne si je n'entends
plus ton pas, est-ce ta vie ou la mienne
qui s'en va, je ne sais pas.*

Je m'appelle Violette Toussaint. J'ai été garde-barrière, maintenant je suis garde-cimetière.

Je déguste la vie, je la bois à petites gorgées comme du thé au jasmin mélangé à du miel. Et quand arrive le soir, que les grilles de mon cimetière sont fermées et la clé accrochée à ma porte de salle de bains, je suis au paradis.

Pas le paradis de mes voisins de palier. Non.

Le paradis des vivants : une gorgée de porto – un cru 1983 –, que me rapporte José-Luis Fernandez chaque 1^{er} septembre. Un reste de vacances versé dans un petit verre en cristal, une sorte d'été indien que je débouche vers 19 heures, qu'il pleuve, qu'il neige, qu'il vente.

Deux dés à coudre de liquide rubis. Le sang des vignes de Porto. Je ferme les yeux. Et je savoure.

Une seule gorgée suffit à égayer ma soirée. Deux dès à coudre parce que j'aime l'ivresse mais pas l'alcool.

José-Luis Fernandez fleurit la tombe de Maria Pinto épouse Fernandez (1956-2007) une fois par semaine sauf au mois de juillet, là c'est moi qui prends le relais. D'où le porto pour me remercier.

Mon présent est un présent du ciel. C'est ce que je me dis chaque matin, quand j'ouvre les yeux.

J'ai été très malheureuse, anéantie, même. Inexistante. Vidée. J'ai été comme mes voisins de palier mais en pire. Mes fonctions vitales fonctionnaient mais sans moi à l'intérieur. Sans le poids de mon âme, qui pèse, paraît-il, que l'on soit gros ou maigre, grand ou petit, jeune ou vieux, vingt et un grammes.

Mais comme je n'ai jamais eu le goût du malheur, j'ai décidé que ça ne durerait pas. Le malheur, il faut bien que ça s'arrête un jour.

J'ai très mal commencé. Je suis née sous X dans les Ardennes, au nord du département, dans ce coin qui fricote avec la Belgique, là où le climat est considéré comme « continental dégradé » (fortes précipitations en automne et fréquentes gelées en hiver), là où j'imagine que le canal de Jacques Brel s'est pendu.

Le jour de ma naissance, je n'ai pas crié. Alors on m'a mise de côté, comme un paquet de 2,670 kilos sans timbre, sans nom de destinataire, le temps de remplir les papiers administratifs pour me déclarer partie avant d'être arrivée.

Mort-née. Enfant sans vie et sans nom de famille.

La sage-femme devait me trouver un prénom vite fait pour remplir les cases, elle a choisi Violette.

J'imagine que je l'étais de la tête aux pieds.

Quand j'ai changé de couleur, quand ma peau a viré au rose et qu'elle a dû remplir un acte de naissance, elle n'a pas changé mon prénom.

On m'avait posée sur un radiateur. Ma peau s'était réchauffée. Le ventre de ma mère qui ne me désirait pas avait dû me glacer. La chaleur m'a ramenée vers le jour. C'est sans doute pour cela que j'aime tellement l'été, que je ne rate jamais une occasion de me caler dans le premier rayon de soleil venu comme une fleur de tournesol.

Mon nom de jeune fille c'est Trenet, comme Charles. Après Violette, c'est sans doute la même sage-femme qui m'a donné mon nom de famille. Elle devait aimer Charles. Comme je l'ai aimé à mon tour. Je l'ai longtemps considéré comme un cousin éloigné, une sorte d'oncle d'Amérique que je n'aurais jamais rencontré. Quand on aime un chanteur, à force de chanter ses chansons, on a comme qui dirait un lien de parenté quand même.

Toussaint est venu plus tard. Quand je me suis mariée avec Philippe Toussaint. Avec un nom pareil, j'aurais dû me méfier. Mais il y a des hommes qui s'appellent Printemps et qui cognent leur femme. Un joli nom, ça n'empêche personne d'être un salaud.

Ma mère ne m'a jamais manqué. Sauf quand j'ai

eu de la fièvre. Quand j'ai été en bonne santé, j'ai grandi. J'ai poussé très droit comme si l'absence de parents m'avait mis un tuteur le long de la colonne vertébrale. Je me tiens droite. C'est une particularité chez moi. Je n'ai jamais penché. Pas même les jours de chagrin. On me demande assez souvent si j'ai fait de la danse classique. Je réponds que non. Que c'est le quotidien qui m'a disciplinée, qui m'a fait faire de la barre et des pointes chaque jour.

*Qu'ils me prennent ou qu'ils prennent les miens
puisque tous les cimetières un jour font des jardins.*

En 1997, quand notre barrière a été automatisée, mon mari et moi avons perdu notre emploi. Nous sommes passés dans le journal. Nous représentions les dernières victimes collatérales du progrès, les employés qui activaient la dernière barrière manuelle de France. Pour illustrer l'article, le journaliste a fait une photo de nous. Philippe Toussaint a même passé un bras autour de ma taille en prenant la pose. Malgré mon sourire, Dieu que mes yeux ont l'air tristes sur cette photo.

Le jour de la parution de l'article, Philippe Toussaint est rentré de la feu ANPE la mort dans l'âme: il venait de réaliser qu'il allait devoir travailler. Il avait pris l'habitude que je fasse tout à sa place. Avec lui, niveau fainéantise, j'avais gagné le gros lot. Les bons numéros et le jackpot qui va avec.

Pour lui remonter le moral, je lui ai tendu un

papier : « Gardien de cimetière, un métier d'avenir ». Il m'a regardée comme si j'avais perdu la raison. En 1997, il me regardait chaque jour comme si j'avais perdu la raison. Est-ce qu'un homme qui ne l'aime plus regarde la femme qu'il a aimée comme si elle avait perdu la raison ?

Je lui ai expliqué que j'étais tombée sur cette annonce par hasard. Que la mairie de Brancion-en-Chalon recherchait un couple de gardiens pour s'occuper du cimetière. Et que les morts, ils avaient des horaires fixes et qu'ils feraient moins de bruit que les trains. Que j'avais parlé au maire, qu'il était prêt à nous embaucher tout de suite.

Mon mari ne m'a pas crue. Il m'a dit que le hasard, il n'y croyait pas. Qu'il préférerait crever plutôt que d'aller « là-bas » et faire ce métier de charognard.

Il a allumé la télé et a joué à *Mario 64*. Le but du jeu, c'était d'attraper toutes les étoiles de chaque monde. Moi, il n'y a qu'une étoile que je voulais attraper : la bonne. C'est ce que j'ai pensé quand j'ai vu Mario courir partout pour sauver la princesse Peach enlevée par Bowser.

Alors j'ai insisté. Je lui ai dit qu'en devenant gardiens de cimetière, on aurait un salaire chacun et bien meilleur qu'à la barrière, que les morts, ça rapportait plus que les trains. Qu'on aurait un très joli logement de fonction et pas de charges. Que ça nous changerait de la maison que nous habitons depuis des années, une bicoque qui prenait l'eau

comme un vieux rafiot l'hiver et était aussi chaude que le pôle Nord l'été. Que ce serait un nouveau départ et qu'on en avait besoin, qu'on mettrait de jolis rideaux aux fenêtres pour ne rien voir des voisins, des croix, des veuves et tout et tout. Que ces rideaux, ce serait la frontière entre notre vie et la tristesse des autres. J'aurais pu lui dire la vérité, lui dire que ces rideaux, ce serait la frontière entre ma tristesse et celle des autres. Mais surtout pas. Ne rien dire. Faire croire. Faire semblant. Pour qu'il plie.

Pour finir de le convaincre, je lui ai promis qu'il n'aurait RIEN à faire. Que trois fossoyeurs s'occupaient déjà de l'entretien, des fosses et de l'aménagement de ce cimetière. Que ce travail, ce n'était qu'une histoire d'ouverture et de fermeture de grilles. De présence. Avec des horaires pas fastidieux. Des vacances et des week-ends aussi longs que le viaduc de la Valserine. Et que moi, je ferais le reste. Tout le reste.

Super Mario a arrêté de courir. La princesse a dégringolé.

Avant de se coucher, Philippe Toussaint a relu l'annonce : « Gardien de cimetière, un métier d'avenir ».

Notre barrière se trouvait à Malgrange-sur-Nancy. À cette période de ma vie, je ne vivais pas. « À cette période de ma mort » serait plus juste. Je me levais, m'habillais, travaillais, faisais les courses, dormais. Avec un somnifère. Voire deux. Voire

plus. Et je regardais mon mari me regarder comme si j'avais perdu la raison.

Mes horaires étaient monstrueusement fastidieux. Je baissais et levais la barrière près de quinze fois par jour en semaine. Le premier train passait à 4 h 50 et le dernier à 23 h 04. J'avais les automatismes de la sonnerie de la barrière dans la tête. Je l'entendais avant même qu'elle retentisse. Cette cadence infernale, on aurait dû la partager, la faire par roulement. Mais la seule chose que Philippe Toussaint faisait rouler, c'était sa moto et le corps de ses maîtresses.

Oh que les usagers que j'ai vus passer m'ont fait rêver. Pourtant, ce n'étaient que des petits trains régionaux qui reliaient Nancy à Épinal et qui s'arrêtaient une dizaine de fois par trajet dans des bourgades paumées, pour rendre service aux autochtones. Pourtant, j'enviais ces hommes et ces femmes. J'imaginai qu'ils allaient à des rendez-vous, des rendez-vous que j'aurais voulu avoir comme ces voyageurs que je voyais filer.

*

Nous avons mis le cap vers la Bourgogne trois semaines après la parution de l'article dans le journal. Nous sommes passés du gris au vert. Du bitume aux prés, de l'odeur du goudron de la voie ferrée à celle de la campagne.

Nous sommes arrivés au cimetière de Brancion-

en-Chalon le 15 août 1997. La France était en vacances. Tous les habitants avaient déserté. Les oiseaux qui volent de tombe en tombe ne volaient plus. Les chats qui s'étirent entre les pots de fleurs avaient disparu. Il faisait même trop chaud pour les fourmis et les lézards, les marbres étaient brûlants. Les fossoyeurs étaient en congé, les nouveaux morts aussi. Je déambulais seule au milieu des allées, lisant le nom de gens que je ne connaîtrais jamais. Pourtant, je m'y suis tout de suite sentie bien. À ma place.